

## Bernard-Henri Lévy : « Vertige américain et périls français »

Trois ans après l'intervention américaine en Irak, Bernard-Henri Lévy achève son périple à travers les Etats-Unis et publie ce qu'il appelle un « road book », *American Vertigo* (Grasset, 499 p., 20,90 €). C'est l'occasion pour le philosophe de saluer la vitalité du débat public dans cette nation jadis visitée par Tocqueville (1). Explications.

**LE FIGARO.** – Dans *American Vertigo*, vous écrivez que l'Amérique procède d'un « arrachement programmé au démon des sources et des racines » et qu'elle est « une idée qui libère ». Que voulez-vous dire ?

**Bernard-Henri LÉVY.** – Ce qui me fascine, aux Etats-Unis, ce sont les ressources d'une nation qui est, à la fois, une idée et un artefact. Ce qui me captive, c'est ce projet d'un corps politique qui, en vertu du « principe d'endurance » cher à Thomas Paine, parvient à maintenir ensemble des personnes qui, au départ, n'ont rien en commun et se sentent des frères alors qu'ils ne sont pas fils de la même matrice. Ce qui m'enthousiasme, si vous préférez, c'est cette audace de rassembler des hommes, non sur la vénération d'un sol ou même d'une mémoire, mais sur l'attachement aux articles d'un *Bill of Rights*. L'Amérique, c'est la victoire de Rousseau et de Benda contre Charles Maurras. C'est la revanche du *Contrat social* et de *La Trahison des clercs* sur les titres de propriété d'une nation organique. C'est un « pari d'antiniture », une idée quasi kantienne...

**Justement, aux Etats-Unis, la vigueur et la richesse du débat public vous ont impressionné. Serait-ce que l'avenir de l'intellectuel est... américain ?**

L'intellectuel est une invention française, nous savons tous cela. Sauf qu'aujourd'hui, par l'effet

d'une mystérieuse inversion, c'est en effet aux Etats-Unis qu'existe un espace public à la fois plus actif, plus fécond, plus imprévisible aussi, que sur le Vieux Continent. Et c'est aussi là-bas, dans le Nouveau Monde, que les « hommes de pensée », dont parlait Clemenceau à propos des défenseurs de Dreyfus, bénéficient paradoxalement de la plus large audience. Voyez l'importance prise par le courant néoconservateur. Voyez la façon dont ces hommes de gauche qui, selon le mot d'Irving Kristol, « se sont fait casser la gueule par la réalité », ont réintroduit le goût de la controverse et de la discussion dans l'espace public. C'est un exemple parmi d'autres.

**Trois après l'intervention en Irak, vous n'êtes pas tendre avec l'intellectuel néoconservateur, ce « conseiller des princes sans recul ni réserve »...**

C'est vrai. Je critique leur façon, sous prétexte qu'ils sont d'accord avec la politique étrangère de Bush, de se croire obligés d'endosser tout le reste : avortement, peine de mort, armes de guerre en vente libre, dureté envers les plus pauvres, etc. Et je dénonce aussi, deuxièmement, ce mélange bizarre de moralisme et de messianisme qui les fait tenir en mépris la chose politique même et qui est peut-être, soit dit en passant, la vraie source de leur erreur irakienne : quand vous ne croyez pas au Politique *at home*, comment pourriez-vous y croire *abroad* ? Quand, en champion du *minimal state*, vous pensez que la pauvreté va être résorbée par le seul secours de la philanthropie, comment ne pas commettre la même erreur sur la scène internationale en croyant qu'il suffit d'abattre un tyran, puis de proclamer le « fiat lux » de la démocratie, sans passer par l'étape si indispensable du *nation building* ? Bon. Cela étant dit, je me refuse à

diaboliser ces gens. Et je crois qu'il y a, dans leur courant de pensée, un noyau rationnel qu'il faut absolument préserver.

**Un « noyau rationnel » que vous définiriez comment ?**

La plupart viennent de l'antitotalitarisme des années soixante-dix. C'est-à-dire, pour parler clair, de la révolte qu'inspirait aux esprits



« Entre Michael Moore et Samuel Huntington, la convergence n'est pas fortuite : ils représentent les deux pôles magnétiques de l'« idéologie américaine »

libres de cette époque la résignation du monde libre à l'asservissement d'une moitié de l'Europe. Eh bien, de cela, ils ont gardé trois choses au moins qui me semblent infiniment précieuses. Le souci, contre les realpoliticiens façon Kissinger, de faire de la géopolitique avec des idées et pas seulement avec des intérêts. Une haine salubre du relativisme mortifère selon lequel toute une partie de la planète ne serait pas mûre, ou pas prête, ou pas faite, pour la démocratie. Un détecteur du pire, enfin, qui semble assez sophistiqué pour offrir le bon diagnostic sur, par exemple, le fascisme contemporain. Voilà ce que j'appelle le noyau rationnel du néoconservatisme. Et voilà pourquoi il

me semble urgent de faire justice des insinuations, à la fois ineptes et injurieuses, selon lesquelles un « gang » d'intellectuels new-yorkais – rebaptisés « princes des ténèbres » et supposés au service exclusif des intérêts d'Israël – aurait accompli le *hijacking* du cerveau du président américain...

### Les isolationnistes vont-ils prendre leur revanche et détourner l'Amérique d'une dynamique d'ingérence ?

C'est le danger, naturellement. Avec, comme souvent dans l'histoire des Etats-Unis, la sainte alliance des deux isolationnismes, car il y en a bien deux, qui sont prêts à s'engouffrer dans la brèche que va ouvrir le désormais probable échec des néoconservateurs. Ce sera l'alliance de Huntington et de Michael Moore. Ce sera la convergence des tenants de la théorie du choc des civilisations et des idéologues tiers-mondistes et conspiratifs pour lesquels l'Amérique a commis le crime originel de la domination. Car que disait Moore dans son film *Fahrenheit 911* ? Que la faute de l'Amérique, ce n'est pas d'avoir raté le « nation » building, mais de s'être ingérée dans une région du monde où l'« hyperpuissance » n'avait, à l'en croire, « rien à faire ». Il accréditait, en la repeignant d'un vernis d'ultragauche, la vision huntingtonnienne d'une planète fragmentée en blocs de civilisation homogènes, impossibles et immiscibles. Entre le professeur bostonien et le cinéaste populiste, la convergence n'est pas fortuite : ils représentent les deux pôles magnétiques de l'« idéologie américaine » – et ces pôles se répondent et se renforcent tels Saint-Georges et le Dragon.

### A Dearborne, au Michigan, vous avez constaté la réussite de l'intégration des Arabes

américains. Est-ce parce que « la question de la double allégeance ne se pose en aucune façon » ?

Il y a deux facteurs, en réalité. Le fait que l'Amérique, contrairement à notre modèle robespierriste et jacobin, n'exige pas de ses minorités qu'elles fassent abandon de ce qui les distingue. Et le fait que les minorités, en retour, n'ont aucune espèce de problème pour se réclamer du patriotisme américain. Cette dialectique heureuse, ce bon réglage des deux fréquences et des deux appartenances, cela donne l'anti-Clichy-sous-Bois. Ou l'anti-Bagneux. Et c'est un bon contrepois, surtout, à cette fameuse compétition des victimes, cette guerre des mémoires et des deuils, cette façon de faire comme si ce qu'on donne à telle communauté souffrante est autant que l'on retire aux autres, bref, cette perversion nouvelle des esprits dont je pense, personnellement, qu'elle est la vraie source, plus encore que l'antisionisme, du néoantisémitisme...

### D'accord. Mais la « concurrence des victimes » est aussi un produit d'importation de la « political correctness » qui sévit sur les campus américains !

Oui et non. Ce combat pour la captation du capital victimaire est un phénomène beaucoup plus large dont je vois davantage la source du côté de l'islamisme radical, ou de la conférence soi disant antiraciste de Durban, ou du tiers-mondisme. Et je ne suis pas loin de penser que, face à ça, face à cette lèpre de l'esprit et du cœur, face à ces gens qui pensent que pleurer Ilan Halimi empêche de pleurer la petite Sohane Benziane, brûlée vive, il y a quatre ans, par les mêmes barbares des mêmes banlieues, la « political correctness » américaine va plutôt, au contraire, dans le bon sens : celui de la solidarité des vic-

times ou, comme disait Patocka, de la solidarité des ébranlés...

### La polémique fait rage en France sur les « déclinologues » et leurs sombres alertes. Qu'en pensez-vous ?

Chacun son tableau de bord, n'est-ce pas ? Moi, ce qui m'inquiète c'est l'étrange tonalité d'*appeasement* avec laquelle on a accueilli, jusqu'aux sommets de l'Etat, la colère islamiste déchaînée par les caricatures du Prophète... C'est le purgatoire dans lequel le vocable « libéral » est désormais relégué... C'est la banalisation de la rhétorique dieudonniste et de sa dénonciation du « juif-riche-et-sioniste »... Face à ces mauvais présages, je ne me demande pas si la France « décline » mais si notre pays n'est pas la vraie terre d'élection, au fond, des analyses de Tocqueville.

### En quel sens ?

La *Démocratie en Amérique* pronostiquait, comme vous savez, l'inévitable disjonction de la liberté et de l'égalité sous les auspices d'un « pouvoir absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux ». Eh bien, il m'arrive de me demander si, à la façon de Marx annonçant en Allemagne ce qui allait, en fait, arriver en Russie, Tocqueville ne se serait pas, lui aussi, trompé de lieu en voyant venir en Amérique ces formes nécroisées de la démocratie qui sont en train, hélas, de triompher en France. L'idéologie française avait deux moteurs, deux aimants noirs et complices, dont l'action conjuguée nous a parfois attirés vers le gouffre : le jacobinisme et le maurrassisme. A bien des égards, nous en sommes là.

Propos recueillis par  
ALEXIS LACROIX

(1) *Le philosophe sera l'invité des Grandes Conférences du Figaro, le 27 mars prochain.*